

CAHIERS
DE LA
CÉRAMIQUE
DU
VERRE
ET DES
ARTS DU FEU

LA METAIRIE - Ronan Lelandais
06 68 23 93 30
www.galerie-metairie.com
lametairie@bbox.fr
- Porcelaines Anciennes -



LA PRODUCTION DE LA MANUFACTURE DE LA COURTILLE

XVIII^e ET XIX^e SIÈCLE

RÉGINE DE PLINVAL DE GUILLEBON et CHARLES LASSERRE

La découverte fortuite de dessins du début du XIX^e siècle par le Docteur Lasserre a amené Régine de Plinval de Guillebon, spécialiste des porcelaines de Paris, à compléter ses recherches sur la manufacture de la Courtille.



L'HISTORIQUE de la Manufacture de la rue Fontaine-au-Roi ayant été traité précédemment dans les « Cahiers » (1), nous nous bornerons à citer les principales dates jalonnant l'histoire de cette manufacture de porcelaine dure, l'une des plus anciennes de Paris.

C'est en 1773 que Jean-Baptiste Locré de Roissy obtient l'autorisation d'établir une manufacture de « porcelaine allemande » à la Courtille, et dépose sa marque aux deux flambeaux. Son association avec Laurent Russinger, auparavant sculpteur à Hoechst, va donner un grand essor à cette fabrique. D'un autre côté, ce sera là une chance certaine pour Russinger, qui avait été attiré à Paris par Chapelle en 1768, avec femme et enfants, pour travailler à la manufacture de « faïence japonnée » de Sceaux. A la suite de désaccords financiers bien connus avec Chapelle, Russinger avait dû plaider, puis avait tenté d'entrer à Sèvres. En 1777, peu après son arrivée rue Fontaine-au-Roi, il devient directeur de la fabrique, et dix ans plus tard il l'acquiert (1787). Cependant, il engage de nombreuses dépenses pour construire de nouveaux bâtiments dans la même rue et la Révolution ne facilite pas les affaires. Une association avec le négociant en porcelaine François Pouyat, de Limoges, lui apporte 50.000 livres (2 Fructidor

an V), avant de le mettre dans l'obligation de lui céder la manufacture le 18 Nivôse an VIII. Après la dissolution de la Société Pouyat-Russinger, les trois fils Pouyat assurent la gestion de l'entreprise, puis en deviennent propriétaires le 24 janvier 1810. Six ans après, ils s'associent avec Guillaume Le Bourgeois, récent propriétaire de la verrerie de Fours, dans la Nièvre. Le Bourgeois abandonne en 1820 en laissant Fours à la gestion des Pouyat. Ceux-ci vendent l'établissement de Paris en 1823 à Pierre Saucède « propriétaire », en gardant la jouissance jusqu'en 1824 pour liquider les marchandises. Pouyat-Duvignaud, l'un des trois frères étant alors breveté du duc de Berry (2), continue à vendre de la porcelaine, 137 rue du Temple, au titre de dépositaire exclusif de Fours. Ceci, entre autres faits, peut encore réserver des surprises aux historiens des manufactures de porcelaine de Paris.

En 1779, la manufacture compte parmi les trois plus importantes de Paris avec la rue Thiroux et Clignancourt. De nombreux documents qualifient cette entreprise de « manufacture de porcelaine allemande » et précisent que la porcelaine est à l'épreuve du feu. Cette forme de publicité est aussi très utilisée par Pierre-Antoine Hannong, fondateur de la manufacture du faubourg Saint-Denis, à la même



son hypothèse, alléguant le manque de place de directeur de l'atelier jusqu'à 1773. équivalente pour les autres chefs d'atelier. Les objets avec le signe \mathcal{B} (Boizot) et L R (Le Riche) se rencontrent dans la pâte tendre et dans la pâte dure car, après 1772 — et la production de la pâte dure ayant commencé — une partie importante des objets (surtout en ce qui concerne les modèles de petites dimensions) continuaient à être faits en pâte tendre.

Assurément, il ignorait que les objets qui ont des marques correspondant aux initiales de ces sculpteurs se rencontrent aussi souvent que les objets portant le monogramme \mathcal{B} .

Sur les cent cinquante biscuits que nous avons eu la possibilité d'examiner directement, nous avons noté que : sont marqués du signe \mathcal{B} - 50 objets, du signe F - 36, du signe \mathcal{B} - 26, du signe L R - 18, soit en tout cent trente figurines et groupes. Il n'y a que vingt objets qui sont marqués d'un autre signe ou bien n'en ont pas. La liaison entre ces quatre signes et l'activité de Bachelier, Falconet, Boizot et Le Riche, comme chefs des ateliers de sculpture, sera encore plus évidente, si nous disposons les objets marqués de ces monogrammes par ordre chronologique en considérant la date de mise en circulation de ces modèles.

Nous verrons que, pour les modèles faits le plus tôt, la marque \mathcal{B} ou F est caractéristique dans la plupart des cas et, pour les plus tardifs, la marque \mathcal{B} ou L R.

Rappelons-nous que Bachelier a dirigé l'atelier de sculpture entre 1751-1757 et 1766-1773, Falconet en 1757 jusqu'à 1766, Boizot de 1773 à 1780, Le Riche de 1780 jusqu'à 1806.

On doit surtout souligner que, sur les objets exécutés d'après les modèles de Boizot et de Le Riche, ou sur les objets dont les modèles sont apparus durant la période où ils étaient à la tête de l'atelier, les signes \mathcal{B} et F ne se rencontrent pas. Ceci confirme notre supposition, car dans la période de Bachelier et de Falconet, ces modèles n'existaient pas encore. Sur les objets faits d'après ceux mis en circulation pendant la période de Bachelier et Falconet, les signes \mathcal{B} et L R se rencontrent assez souvent, parce que les modèles antérieurs se répétaient encore aussi bien sous Boizot que sous Le Riche.

En raison de ces considérations, nous croyons pouvoir dire que la marque \mathcal{B} est le monogramme de Bachelier, F de Falconet, \mathcal{B} de Boizot et L R de Le Riche.

Notre supposition se confirme encore par un fait assez remarquable : les objets ayant le signe \mathcal{B} ou F sont toujours faits en pâte tendre. Ce qui signifie qu'ils ont été exécutés avant 1772, car on ne produisait pas encore de pâte dure. Cette date correspond à peu près

Il est évident que ce n'est pas par hasard qu'on trouve la prédominance du signe \mathcal{B} , étant donné que Bachelier occupa la place de directeur de l'atelier de sculpture plus longtemps que les autres.

Notre supposition se confirme également par d'autres faits qui, assurément, ne sont pas davantage l'effet du hasard.

Parmi le grand nombre d'objets que nous avons eu le privilège d'examiner, nous avons vu des figurines marquées par un des quatre signes précités en combinaison avec une date qui, apparemment, est la date de fabrication. Ainsi, pour une figurine d'Amour du musée de l'Ermitage, d'après un modèle de Falconet, on trouve le signe F et la date 1761 accompagnés de la lettre T et sur la figurine de la « Baigneuse », selon le modèle du même sculpteur au Musée de Céramique de Sèvres, se trouvent le signe F identique, la date 1760 et la lettre T. On voit que ces figurines ont été exécutées pendant la période où Falconet était à la tête de l'atelier, ce qui explique la réunion répétée des mêmes signes (5).

Que ce signe F n'appartienne pas au modèleur mais au chef d'atelier est confirmé, comme nous le pensons, par la présence de la lettre T qui, dans ce cas, peut être attribuée au mouleur-repareur. Justement, pendant cette période, travaillaient à la Manufacture le sculpteur Tristan l'aîné (1758-1787) et le repareur et modèleur Tristan le jeune (1759-1784).

Ensuite, au Musée du Palais de Pavlovsk, se trouve le groupe « Pygmalion et Galatée » d'après le modèle de Falconet, fait en pâte dure et signé de la marque \mathcal{B} . Ce groupe fut offert en 1780 à Catherine II par le roi de Suède Gustave III. Ceci nous prouve que le moment de sa fabrication (en tenant compte que l'objet est en pâte dure) se situe entre la période 1772-1780, qui correspond à la date de la direction de Boizot, ce qui ne va pas à l'encontre du signe \mathcal{B} qui s'y trouve.



PARTIE DE SERVICE A CAFÉ. PORCELAINE DE LA COURTILLE. DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE.
 Marques : tasse, deux torches croisées ; cafetière, un point en bleu sous couverte. Haut. cafetière 13,5 cm.

Bien que les ornements et le fond soient identiques,
 la différence de traitement des paysages semble indiquer un réassortiment.

COLLECTION RÉGINE DE PLINVAL DE GUILLEBON. PARIS

Répondant à la question que pose M. W. Sainsbury : comment expliquer l'existence de biscuits sans marque, ou ne portant pas l'une de ces quatre marques, on peut émettre quelques suppositions. Nous nous permettrons de remarquer ici, entre parenthèses, que la première partie de cette question (comment expliquer l'existence de biscuits sans marque), concerne également l'hypothèse que les marques peuvent être les signes des réparateurs et modeleurs.

Il est possible qu'une marque mal gravée dans un objet cru pendant sa préparation, disparaisse pendant la cuisson. La lisibilité des marques est très différente; parfois elles sont très nettes et, sur d'autres objets, à peine visibles. D'autre part la marque pouvait être cachée par un détail de l'objet ajouté par la suite (fleurs pastillées, accessoires). Comme exemple, nous pouvons citer le signe *B* à moitié masqué par l'addition de fleurs modelées sur la figurine « le grand jardinier » faisant partie de la collection de M. W. Sainsbury, publié dans le n° 37 des « Cahiers de la Céramique » (p. 20 fig. 9). Enfin, parmi la vaisselle, qui est normalement toujours marquée, il arrive de trouver des pièces sans marque.

En ce qui concerne les autres signes, il est possible qu'il faille les considérer comme la marque du réparateur ou du modeleur, car il arrive parfois que ces marques soient associées avec l'un des quatre signes principaux, comme on l'a signalé plus haut sur la baigneuse et sur l'Amour de Falconet (fig. ci-contre), signés de la marque F et de la lettre T avec la date. Parfois on peut trouver un des quatre signes principaux accompagné d'une croix ou d'un chiffre.

Le manque total d'indication, dans les archives de Sèvres (en admettant même que de tels documents n'aient pas disparu) expliquerait que cette règle pouvait être une tradition établie, une coutume qui, à vrai dire, pouvait changer plus souvent qu'une règle officielle.

Comme, dans les archives, il n'y a pas non plus d'indication disant que les marques sur



L'AMOUR MENAÇANT. Biscuit en pâte tendre de Sèvres. Ce modèle fut créé en 1758 par Falconet d'après le marbre du Salon de 1757. Haut. 23,7 cm. MUSÉE DE L'ERMITAGE. LENINGRAD

les biscuits sont celles des modeleurs ou retoucheurs, entre les deux hypothèses, il nous semble préférable de choisir celle qui présente le plus de preuves, même si ces preuves sont indirectes.

NINA BIRIOUKOVA

BIBLIOGRAPHIE

- (1) N. BIRIOUKOVA. *Figurines et groupes en porcelaine des Manufactures françaises du XVIII^e siècle*. Leningrad. 1962. — (2) UJFALVY-BOURDON. *Petit dictionnaire des marques et des monogrammes des biscuits de porcelaine*. Paris. 1895. — (3) LECHEVALIER-CHEVIGNARD. *La Manufacture de Porcelaine de Sèvres*. Paris. 1908, 2 vol. (vol. II, p. 144-151). Marcelle BRUNET. *Les marques de Sèvres*. Paris. 1953, p. 50-51. — (4) WEINER (P.-P.). *Sobranie Khitrovo « Staryé Gody »*. Décembre 1912, p. 32 (Collection Hitrovo « Vieilles Années »). HOFFMANN (Fr.). *Das Porzellan der Europäischen Manufakturen im XVIII^e Jahrhundert*. Berlin. 1932, p. 309. — (5) Sur ces figurines, le signe principal F et la lettre T avec la date 1761 sont assez éloignés l'un de l'autre et le signe F est beaucoup plus grand que la date et la lettre T.



époque. Il semble d'ailleurs que Locré et Russinger aient vite porté leurs efforts dans ce sens sur des objets plus utilitaires, tels que les creusets et cornues « façon de Hesse » pour les laboratoires que Russinger présente aux expositions nationales des produits de l'industrie en l'an IX et 1806 (3).

Après le dépôt de la marque par Locré et dès avant la même formalité par Russinger, il ne s'écoule que peu de temps pour attirer l'attention sur la fabrique. En effet, le 24 novembre 1773, M. de Sartine, lieutenant de police de Paris, écrivait à Bertin (4) que : « ... Les porcelaines de la manufacture de Locré à la Courtille pouvaient, par la beauté et la résistance de la pâte, l'éclat des couleurs et de la dorure, soutenir la comparaison avec celles de Saxe... »

Cette pâte était fabriquée dans la manufacture même, selon ce que déclarent Locré et Russinger, le 23 novembre 1787 (5). Les terres proviennent probablement de Limoges, car c'est en raison du prix de transport trop élevé, de cette ville à Paris que, un peu plus tard, Russinger pense à tirer parti des terres découvertes près de Cherbourg et Valognes, en Normandie. Il déclare même vouloir acheter le terrain et obtient à cet effet, en l'an III, une recommandation du Ministre de l'Intérieur pour l'Administrateur du département de la Manche. Le voyage projeté n'ayant pu avoir lieu, Russinger en tenta un second en l'an V (6). Cependant les conventions signées entre Russinger et Pouyat, le 22 Fructidor an V, sont basées sur le fait que Pouyat « met et verse » dans la manufacture 50.000 livres dont 12.000 en terres et matières propres à fabriquer la porcelaine. En l'an VI, les Pouyat continuent leurs livraisons à la manufacture et se trouvent parmi les « crédateurs » lors de la balance du grand livre de Russinger, faite le 14 Brumaire an VI. D'autre part, cette même balance fait ressortir qu'il y a des effets à payer à Alluaud



1 à 5. - TASSES ET SOUCOUPES. Porcelaine de la Courtille. 1780-1820. Marques : deux torches croisées. Haut. de 6 à 10 cm. *De haut en bas* : Vers 1780, culot arrondi à décor « barbeaux ». — Ovoïde à anse décorée d'un buste de Minerve, et décor de papillons polychromes. — Litron à fines miniatures polychromes entourées de motifs d'or au cygne, de l'époque Empire. — Fils de perles en reliefs et anse en cheval marin, pour cette forme cylindrique posée sur trois griffes. — Conque posée sur une branche de corail au naturel, à côtes rehaussées d'or. Ce modèle se retrouve, sous la Restauration, dans de nombreuses manufactures dont celle de Schœlcher (cf. *Cahiers* n° 6, p. 57, fig. 9).

MUSEU NACIONAL DE ARTE ANTIGA, LISBONNE



6. - TASSE ET SOUCOUE. Porcelaine de la Courtille. 1810. Marque: 2 torches croisées. Haut. 9 cm. Des cartels à fond bleu décorés d'attributs peints en or entourent le «calendrier pour l'année 1810» imprimé en noir. Malgré cette date à laquelle correspondent et la forme et l'application des premiers décors imprimés sur porcelaine, la marque déposée par Loqué en 1773 est toujours utilisée.

MUSÉE D'ARTS DÉCORATIFS, SAUMUR

« négociant », important marchand de terre de Limoges. Vers 1822-23, c'est Pouyat, de Limoges, qui est le fournisseur attitré, et « Pouyat Frères et Cie » tiennent un dépôt de kaolin brut rue Fontaine-au-Roi. Ce kaolin provient, bien entendu, de chez Pouyat de Limoges (7).

Comme dans toutes les manufactures parisiennes de quelque importance, on trouve à la Courtille le dépôt de terre à « gazettes », l'« atelier du marcheur de pâte », le magasin du cru, les ateliers des émailleurs, encazeleurs, tourneurs, mouleurs, figuristes et peintres, les magasins des figures de peinture et de blanc. Deux fours sont utilisés ainsi que des mouffles, sans parler du moulin mû par un cheval et des outils de toutes sortes. Le bois vient de Bourgogne, d'où son prix élevé.

Les ouvriers sont au nombre de 50 à 60 lorsque Russinger multiplie ses pétitions pour demander des subsides au cours de l'an II, afin de maintenir sa manufacture. En l'an III, 70 à 80 ouvriers sont dénombrés, puis en 1807 Pouyat déclare employer 90 ouvriers et pro-

duire pour 260.000 francs de marchandises annuellement. Avec le même nombre d'ouvriers Neppel produisait pour 250.000 francs et Nast 300.000. A cette époque, la Courtille figure donc parmi les manufactures les plus industrielles, sans cependant être la plus importante. Le « compte de ce qui est dû aux ouvriers, arrêté le 14 Brumaire an VI » (8) ne s'applique qu'à 24 ouvriers cités nommément, mais il ne faudrait pas en déduire pour autant que la manufacture comptait seulement 24 ouvriers. Ce compte, bien sûr, ne fait état que de ceux à qui il est dû un arriéré de salaires. Parmi les noms cités, certains sont bien connus dans d'autres manufactures: Frederik, probablement le peintre qui travaillait à La Haye en 1780 (9); Marx Père, dont la famille est à l'origine de la manufacture de faïence de Nuremberg. Un Sébastien Marx fut peintre à Frankenthal de 1763 à 1780 (10); Cantagrelle, nom qui avait déjà été celui d'un modelleur à Aprey en 1752 (11); citons encore le peintre Weydinger dont la famille donna huit artistes à la Manufacture de Sèvres. Il s'agit

très probablement de Jean Léopold Weydinger, dont la Manufacture de Sèvres possède une lettre datée du 26 janvier 1819. Il se trouvait alors « rue Fontaine-au-Roi, chez Messieurs Pouyat Frères, à la manufacture de porcelaine de Monseigneur le Duc de Berri » (12). Jean Léopold, né le 16 avril 1764, élève de la manufacture royale, peintre et doreur, est porté sur les états de paiement de Sèvres pour la première fois en janvier 1775; il quitte Sèvres en 1793, de sa propre volonté, pour gagner davantage. Un autre Weydinger, Joseph-Léopold, né à Sèvres en 1768, quitta la manufacture en 1799, mais y revint de 1818 à 1829. Nous retrouvons également le nom de Buteux, dont le nom est connu à Chantilly en 1752, et à Sèvres de 1756 à 1780 (13), puis Christophe Mô, modelleur à Mennecy et ensuite à Sceaux (14). Cette manufacture, connue pour employer beaucoup d'ouvriers étrangers, ne semble pas déroger à la règle générale que connaissent bien les amateurs de céramique, à savoir que, porcelainiers et faïenciers sont migrants, faisant circuler dans l'Europe entière les procédés expérimentés en divers lieux. Nous

retrouvons aussi à la Courtille ce comportement commun à toutes les manufactures parisiennes, qui est le débauchage des ouvriers de Sèvres.

C'est là l'un des aspects de la lutte contre Sèvres sur laquelle nous avons déjà attiré l'attention, en particulier dans un article sur la porcelaine de Clignancourt (15). Cette lutte contre les privilèges royaux est l'un des points les plus importants de l'histoire de la manufacture de Locré, en ce sens que, exceptionnellement, aucun membre de la famille royale ne l'a protégée au XVIII^e siècle. La guerre atteint son moment crucial lorsque la saisie des marchandises prohibées est opérée le 10 février 1780. Nous ne reviendrons pas sur les arrêts de 1784 et 1787 qui permettent à Locré et Russinger de continuer leur fabrication, sauf pour souligner que la notoriété de la manufacture était suffisamment établie.

Que fabriquait-on rue Fontaine-au-Roi? L'*Almanach Dauphin* de 1777 indique que Locré, qui tient aussi un magasin rue Michel-Comte, vend « des services de table complets qui souffrent à la perfection des pièces les liqueurs les plus bouillantes, même le feu sans inconvénient ». Le même almanach, pour 1789, signale

7. - ASSIETTES. Porcelaine de la Courtille. Vers 1820. Marques: 2 torches croisées. Diam. 21 cm 06 68 23 93 30
Les assiettes à bord ajouré en vannerie sont un des modèles devenus classiques des services de table de la Manufacture de la Courtille.
Larges « fleurs sur tige » au naturel.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, BORDEAUX





8. - DANSEUSE ET MUSICIENS. Biscuit, porcelaine de la Courtille.
 Marques : deux torches croisées, F. Haut. 28 cm.

Les socles évoquant les rochers ou de grosses pierres superposées à la jonction desquels se trouvent des touffes d'herbe, sont très caractéristiques de cette manufacture. *Ci-contre* : marque d'un groupe similaire : « Le Concert champêtre » qui se trouve au même musée.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS. BORDEAUX

un dépôt rue de Bondy, derrière l'Opéra. Une annonce imprimée en 1777 (16) précise : « Tout ce qui concerne le service à café et le service de table, tant en blanc qu'en bleu et blanc, façon de Chantilly, en blanc et or et en peinture et dorure de toutes sortes de goûts; des figures en biscuits pour orner les salons et pour les

desserts; des vases fond bleu; des déjeuners sur des plateaux de toutes espèces, aussi fond bleu; et des tasses à limonadier... » Tout ceci, nous le retrouvons dans les inventaires de cette période, et en particulier dans celui de la saisie de 1780.

Les formes, au XVIII^e siècle, sont, pour la plupart, celles utilisées par les autres manufactures et sont souvent inspirées de l'orfèvrerie. Ce sont surtout des pièces de table comprenant, outre les objets les plus usuels, des corbeilles rondes ou ovales, diverses pièces en triangle — confituriers, plats, salières. Ces dernières peuvent être aussi en panier, simples ou doubles. Les objets de toilette sont en moins grande quantité. Ce sont les pots à eau et cuvettes, les crachoirs, pots de chambre ronds ou ovales, les « plats à barbe » ou les « jattes de bidet ». Dans une autre catégorie, citons les écritoires, perpétuelles ou non, les pots à tabac, mortiers, caisses carrées, flambeaux, pots à pâte et à pommade, ou encore un « vase à bougie ».

Le décor peut être simplement composé de fleurs polychromes jetées en bouquet, c'est le plus fréquent. Un autre, plus simple, « dans le genre de Chantilly », est formé de brindilles bleues. Les semis de fleurettes (pensées, roses) sont distancés par le « barbeaux », bleu ou rose, dont la mode ne passera pas. Plus riches, les fleurs sont accompagnées de bandeaux œil-de-perdrix ou sont groupées en corbeilles, entourées de galons (*fig. 16*), alliées à des insectes ou des chiffres enlacés. L'or prend plus ou moins d'importance selon la valeur de l'objet; il peut être utilisé seul sur fond blanc, surtout pour les rébus à sujet amoureux, ou les tendres devises, mais assez rarement semble-t-il dans cette manufacture, alors que c'est l'une des gloires de Clignancourt.

Les décors du type de ceux inventés par Salembier sont infiniment délicats, tant par leur dessin que par leur coloris. A eux seuls, ils forment un décor complet ou bien ils sont rehaussés d'un médaillon renfermant un paysage animé ou une marine. Les fonds bleus paraissent être les seuls fonds colorés utilisés couramment à cette époque dans la manufacture



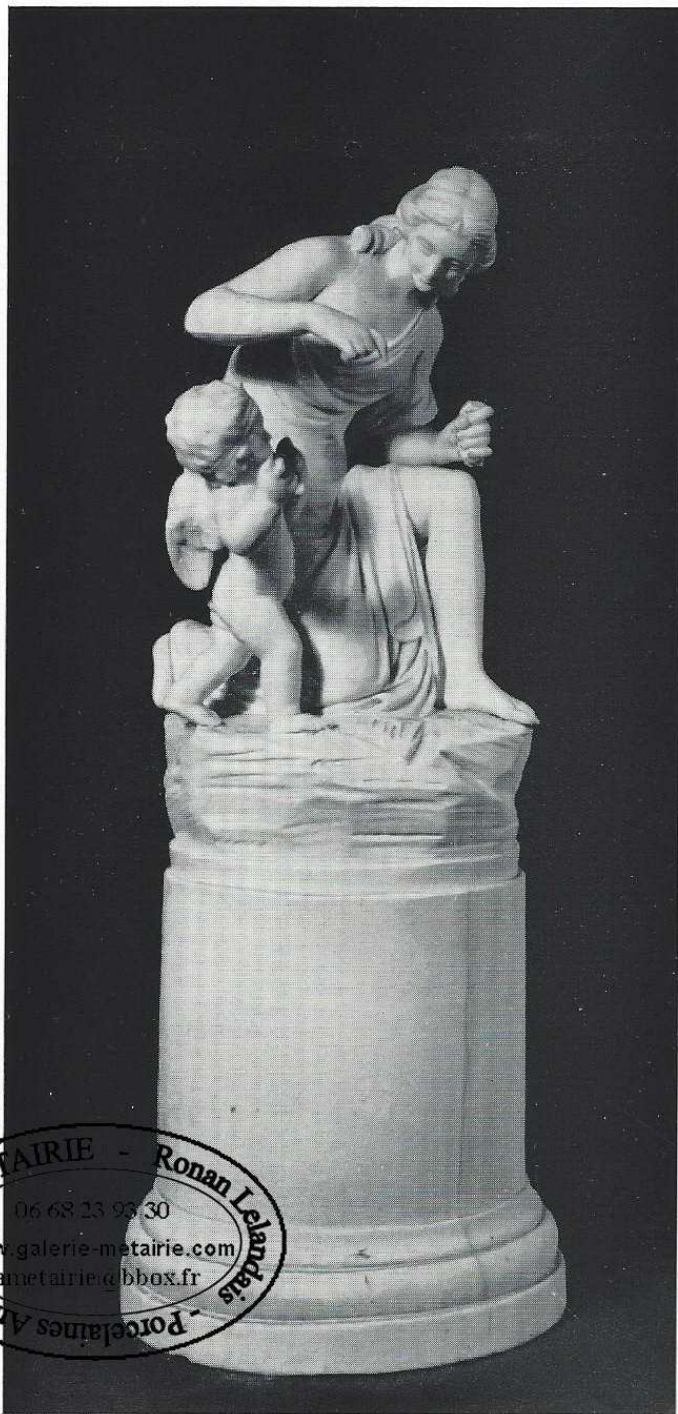
de la Courtille. La période révolutionnaire nous est particulièrement connue grâce à l'inventaire dressé après décès de Catherine Béhier, épouse de Russinger, le 1^{er} Frimaire an VI (17).

Si les formes demeurent les mêmes qu'à l'époque précédente, sauf pour quelques innovations dues à l'évolution générale du style vers la simplicité antique et le goût anglais, nous découvrons de nouveaux décors, en particulier le « double laurier » (*fig. 10*), les couronnes de fleurs (marguerites ou bleuets). Les paysages deviennent abondants, parfois traités en camaïeu sépia « paysage gris et décoration or ». Mais c'est surtout la variété des fonds colorés qui surprend : bleu, nankin, jaune, rouge, même une écuelle à fond or. A côté de ces pièces plus ou moins raffinées, nous voyons toujours une grande quantité de tasses et bols pour limonadiers (cafés), et de pots à pommade ou à rouge, destinés aux parfumeurs.

Peu de manufactures parisiennes ont passé le cap de la Révolution et de l'Empire. Celle de la Courtille, avec une nouvelle direction et surtout un nouveau mode de fabrication (formes fabriquées à Fours ou à Limoges, décors probablement faits à Paris), surmonte les vicissitudes du passage de l'artisanat à celui de la fabrication industrielle.

Les formes se multiplient et se compliquent telles les tasses qui s'ornent de perles, se posent sur des griffes, deviennent carrées ou prennent l'apparence d'une conque, d'un colimaçon, d'une rose ou d'un cygne (18). Ceci n'empêche pas les tasses litron ou à culot arrondi de subsister et la forme « jasmin » d'avoir une grande vogue. Le style étrusque et le style anglais connaissent une grande faveur, mais nous voyons, dans l'inventaire établi à la mort de Pouyat (1826) (19), de nombreuses pièces désignées sous le nom « d'ancien modèle », voisinant avec quantité d'objets cannelés. Aux objets de toilette et de table s'ajoutent des bénitiers, cornets, écritaires à colonne, à triangle, à figure égyptienne, en poisson, en tête de bélier, sur trois pieds, en forme de panier ou de pantoufle, des étiquettes pour bouteilles, des guéridons à gâteaux, des « pipes à tête ». N'oublions pas les veilleuses et les bocaux d'apothicaire. Une grande quantité de vases d'ornement est signalée, du type médicis ou surtout de forme œuf (*fig. 14*).

Si le « barbeaux » demeure, les fleurs sont



9. - VÉNUS ET L'AMOUR. Biscuit, porcelaine de la Courtille. Marques : deux torches croisées, CH. Haut. 23 cm.

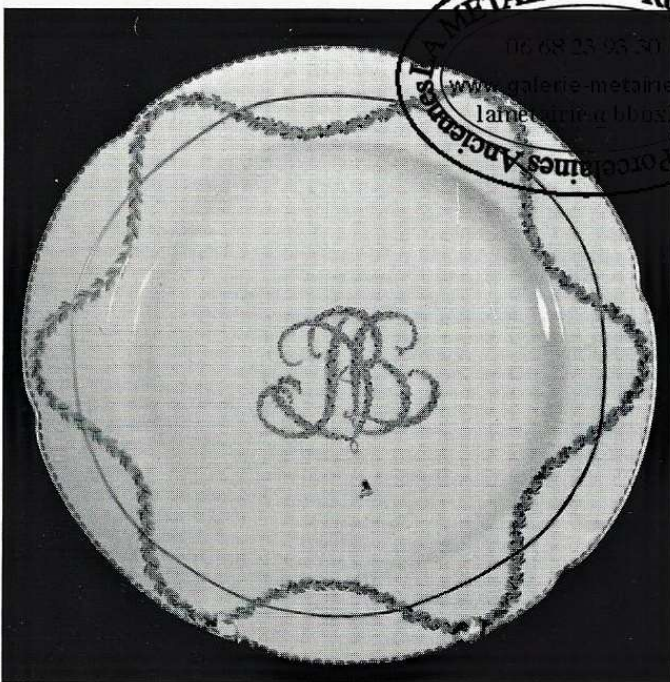
Les inventaires de l'An VI et de 1826 citent de nombreux exemples de figures et de groupes « sur colonne ». Malgré la hauteur du socle, le groupe est posé sur une base rocheuse proche de celle de la *fig. 8*, et ce, bien que les sujets soient d'un style différent.

PALACIO NACIONAL DA PENA. SINTRA

maintenant plus larges et sur tige (*fig. 7*); les fruits en trompe l'œil sont très appréciés. Les cavaliers, sans doute à cause de l'anglomanie, sont parmi les personnages le plus souvent traités, ainsi que les costumes régionaux ou militaires. Viennent ensuite les vues de villes, les reproductions de tableaux flamands ou

contemporains, les scènes familiales, mythologiques ou allégoriques : « L'Amour maternel, la Toilette de Psyché, Le Temps fait connaître la route, l'Espérance ». Avec une perfection semblable sont traités les portraits miniaturés (fig. 3). Les fonds colorés, pourpres ou verts, servent à mettre en valeur les bordures d'or bruni à l'effet; le cachemire joue sur un fond nankin. Nouveauté, les bleus sont assez souvent mats. Nombreux sont les paysages « autour », sur terrasse, ou en cartels, les chasses, les animaux...

La découverte récente de dessins d'ornement, dont l'un est exécuté sur une facture de Pouyat et Russinger, suscite quelques problèmes (20).



10. - ASSIETTE. Porcelaine de la Courtille, Vers 1798.
 Marque: deux torches croisées. Diam. 24 cm.

Décor au « double laurier » entourant le chiffre BVL, traité dans de délicats tons de vert. Un insecte dissimule un défaut.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, BORDEAUX

En effet, ils ont été découverts par le Dr Ch. Lasserre sur la place des Quinconces à Bordeaux lors de la foire de mars 1965, et l'hypothèse qui semble la plus plausible à leur inventeur est que cet apport parisien soit resté de longues années dans les cartons de la manufacture de faïence fine et porcelaine Johnston-Vieillard et conservé dans des archives familiales après la fermeture de cette fabrique, vers 1860. Ces documents se composent de dessins au trait et au crayon, de lavis, aquarelles et poncis. Ils portent presque tous différentes marques d'atelier au

tampon : P. R., L ou R. d'une forme très particulière. Cette dernière est parfois tracée au crayon. Il est très tentant d'attribuer à Pouyat et Russinger les marques P.R. et R., mais nous n'avons guère de certitude. Par contre la marque L pourrait fort bien être celle de Leloy « Peintre, compositeur d'ornement et dessinateur », qui a travaillé à Sèvres du 1^{er} avril 1816 au 30 septembre 1844 (21). En effet, d'une part, le nom de Leloy est écrit au crayon sur l'un des dessins, et, d'autre part, la confrontation de ces dessins avec ceux de la manufacture de Sèvres, a permis de déterminer une similitude certaine entre les différents projets établis officiellement par Leloy pour Sèvres et les dessins découverts à Bordeaux. Cette comparaison a été d'autant plus intéressante que Mlle Brunet, archiviste de la manufacture, a bien voulu nous faire profiter de sa grande érudition. Dans l'un comme dans l'autre ensemble, nous retrouvons, avec quelques légères variantes et sous les mêmes noms le « service petit gibier », le « service forestier », celui des « Français célèbres » ou des « Vues hors d'Europe ». D'autres dessins, parmi ceux de Bordeaux, sont d'un style antérieur inspiré par l'antiquité classique ou égyptienne. On peut supposer que Leloy aurait travaillé pour Pouyat avant son entrée à Sèvres, et que — ceci était courant et toléré — le fait d'appartenir à la manufacture royale n'ait pas totalement interrompu la collaboration qu'il apportait à cette manufacture privée (fig. 12, 13, 15 et 17).

Enfin, à partir de 1810 environ, la nouvelle technique de l'impression rend possible la fabrication d'objets moins précieux, certains même purement publicitaires, décorés de vues de villes, ou de simples calendriers (fig. 6).

La fabrication des biscuits paraît avoir été l'un des principaux objectifs de la Courtille. Déjà Locré et Russinger en vantaient la supériorité par rapport à la production de leurs confrères parisiens (22). N'oublions pas que Russinger était sculpteur à Hoechst, et qu'il ne pouvait que conserver l'art pour lequel il était le mieux préparé en s'entourant de bons collaborateurs. Il faut remarquer que la rivalité avec Sèvres, en ce qui concerne cette manufacture, porte principalement sur les sculptures. Une lettre de Parent (23), du 7 septembre 1777, annonce que les moules de six figures charmantes modelées par Boizot, et qui devaient



PARTIE DE SERVICE A THÉ ET A CAFÉ. PORCELAINES DE LA COURVILLE.
Marque: deux torches croisées. Haut. de la théière 12,2 cm.

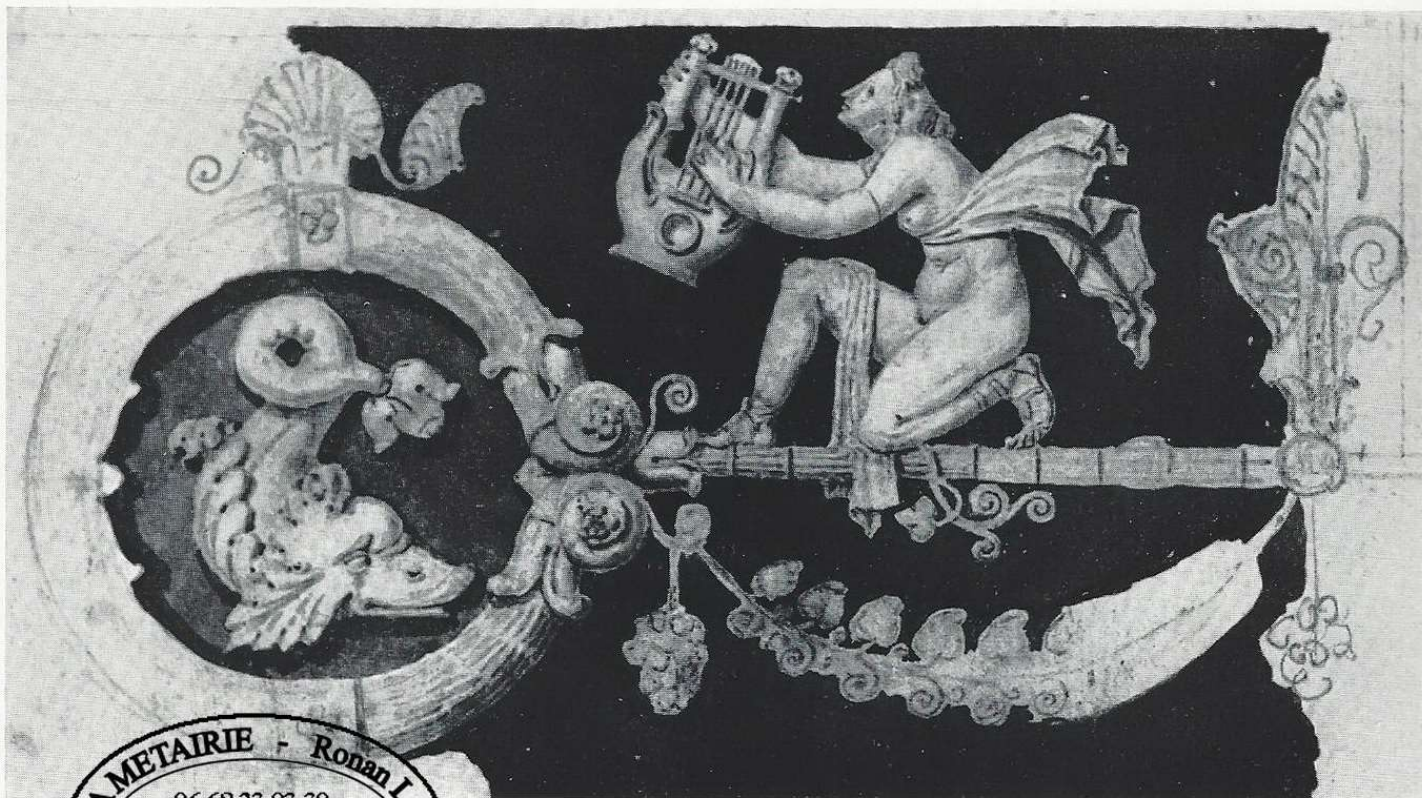
Sur des formes anciennes (vers 1775) de larges bouquets, parmi lesquels se trouvent des narcisses, semblent plus tardifs. La manufacture a longtemps conservé des blancs avant de les décorer.

COLLECTION CHARLES LASSERRE. BORDEAUX



11. - GROUPE ALLÉGORIQUE DE LA NAISSANCE DU DAUPHIN. Biscuit, porcelaine de la Courtille. Marques: deux torches croisées, K. Haut. 38 cm.
 La Restauration a repris souvent les thèmes relatifs à l'ancien régime, et Pouyat, devenu fournisseur du duc de Berry, n'y a pas manqué.
 Cependant, la composition, les costumes et les attitudes des personnages laissent supposer une date très tardive.

VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES



12. - *Ci-dessus* : LAVIS : DÉCOR « ORPHÉE ». A gauche, dans un cadre circulaire, dauphin queue dressée dans la position que lui prêtaient habituellement les ornemanistes français au XVII^e et au XVIII^e siècle. Ce lavis a été exécuté au dos d'une facture : ... de Porcelaines de POUYAT Frères ..., N° 39 Faubourg du Temple, et Rue Vivienne N° 19 avec les deux torches croisées dans un écusson; au-dessous, marque d'atelier L. — 13. - *Ci-dessous* : Marque du tampon R sur un carton d'atelier et marque du tampon PR et L que l'on retrouve sur la plupart des dessins soit au tampon, soit dessiné au crayon groupé comme ici ou isolé.

COLLECTION CHARLES LASSERRE. BORDEAUX

parer l'appartement du roi au mois de décembre, ont été volés. « Ces mêmes figures s'exécutent chez un né Locret, à la Courtille, elles seront mises en vente publique à Paris avant que la manufacture puisse présenter les siennes au roi... » Une autre affaire, qui fit couler beaucoup d'encre, est celle du buste de Mme du Barry (24). Ce buste avait été exécuté en plâtre par Pajou pour 26 livres. Loqué demanda 12.000 livres pour l'exécuter en porcelaine. Mme du Barry écrivit sur ce mémoire: « M. de Monvallier

(son intendant) s'informerait avec l'homme de la manufacture allemande: il n'a fourni qu'un buste. On les vend à Sèvres six louis et il demande 12.000 L. » Finalement Mme du Barry lui versera 10 louis. Davillier reproduit le mémoire de Loqué. « Au lieu de celui de 12.000 L. précédemment fourni, livré à Mme la comtesse du Barry par la manufacture de porcelaine allemande établie à la Basse Courtille dès le mois de décembre 1773, un buste de porcelaine grandeur naturelle exécuté d'après le modèle en plâtre qui lui a été remis par M. Pajou, suivant les ordres de Mme la comtesse, valant 3.000 L. L. 3.000. Loqué ». Quoiqu'on puisse penser au sujet du démêlé financier, il est important de constater que Loqué était capable d'exécuter des bustes grandeur nature, ce qui



est un tour de force technique, en particulier à cette époque.

La production courante se compose de figures fines seules ou groupées, d'une belle pâte et d'un agréable modelé. Mme Birioukova, conservateur au musée de l'Ermitage a, la première, réuni dans un seul ouvrage toutes les sculptures françaises sur porcelaine, et il faut bien reconnaître que celles de la Courtille soutiennent la comparaison avec celles de Sèvres (25); il est vrai que ce qui a été dit précédemment démontre des origines assez peu différentes. Tout au long de l'activité de la manufacture, les sujets mythologiques sont largement représentés, les personnages étant très souvent juchés sur les colonnes (fig. 9); de nombreuses scènes familiales, des chasses, des figures de Boucher apportent leur tribut à la représentation de la vie contemporaine, tels les groupes délicats: « Dites: s'il vous plaît », ou de « La piqûre douloureuse »; les allégories des sciences et des vertus prennent également une grande place. A l'exposition de l'an VI, Russinger présente un groupe de Méléagre et Atalante et, en 1806, Pouyat et Russinger « un groupe d'une exécution difficile: le Vainqueur d'Austerlitz offre à l'Europe l'olivier de la paix » (26).

Les pendules utilisent également des figures en biscuit, le plus souvent en groupes, dont les sujets se rapprochent de ceux déjà cités. D'autres figures peuvent parfois orner des corbeilles destinées à supporter des fruits (27). Il faut également signaler que, dès la période révolutionnaire et jusqu'à la Restauration, la Courtille a produit des biscuits bleus et blancs, imitant Wedgwood (28).

Les clients de la rue Fontaine-au-Roi présentent un large éventail social puisque nous avons déjà nommé Mme du Barry, des limonadiers et des parfumeurs. Au XVIII^e siècle, n'étant pas protégée, la manufacture ne semble pas avoir profité de commandes spéciales et une grande partie de ses clients étaient des marchands parisiens, tels Guy, Ollivier ou Schœlcher (29)



14. - VASE FORME ŒUF. Porcelaine de la Courtille. Début du XIX^e siècle. Marque: deux torches croisées. Haut. 23 cm.

Deux bandeaux à fond jaune ornés d'un fil de feuilles de laurier mettent en valeur le fond sépia très foncé de la panse décorée sur les faces de cartels en or bruni à l'effet, et sous les anses, d'animaux chimériques. La technique utilisée est le grattage du fond sépia qui, par les dégradés, donne un étonnant effet de lavis, tels ceux reproduits fig. 12 et 15.

COLLECTION RÉGINE DE PLINVAL DE GUILLEBON. PARIS

ou étrangers, du nord de l'Europe en particulier. Nous relevons cependant le nom du duc d'Aumont et, dès 1808, Pouyat a un dépôt, 19, rue Vivienne, et devient fournisseur attitré

15. - LAVIS: Animal fabuleux. Griffon posant sa patte antérieure droite sur un buste à l'antique.

du duc de Berry (30). Les prix que nous pouvons connaître sont équivalents à ceux pratiqués dans les autres manufactures.

Au cours de plus d'un demi-siècle, la manufacture de la Courtille semble avoir produit un nombre considérable de porcelaines, tant en pièces de service ou de toilette, qu'en ouvrages d'ornement ou de biscuits. Ceci provient sans doute de l'exceptionnelle longévité de cette manufacture et aussi de l'essor industriel qu'elle a connu au début du XIX^e siècle. L'abondance de la production laisse d'ailleurs à penser que nombre de pièces exécutées au XVIII^e siècle ont très bien pu être décorées seulement trente ou quarante ans plus tard. Cette suggestion est également valable pour les biscuits, dont les moules peuvent avoir été utilisés longtemps, soit à Paris, soit en province. Nous n'avons pas trace de leur destruction, et le rôle de Clauss pourrait fort bien être évoqué à ce sujet (31).

Comme la plupart des manufactures parisiennes de cette époque, deux courants d'influence peuvent être distingués : l'influence allemande, que l'on retrouve dans les insectes, par exemple, et celle de Sèvres, en particulier pour la sculpture. D'autre part, la fabrication provinciale des formes est encore un autre aspect qui influe sur le style des pièces portant la marque des deux flambeaux ou de Pouyat. Enfin, il faut noter que bien des blancs de la Courtille ou de Fours n'ont pas été décorés en France. Honey cite le peintre anglais Billingsley qui les décorait à Londres dans le genre de Paris (32).

L'histoire de la manufacture de la Courtille recèle encore bien des surprises à ceux qui sauront faire parler les textes et les objets.

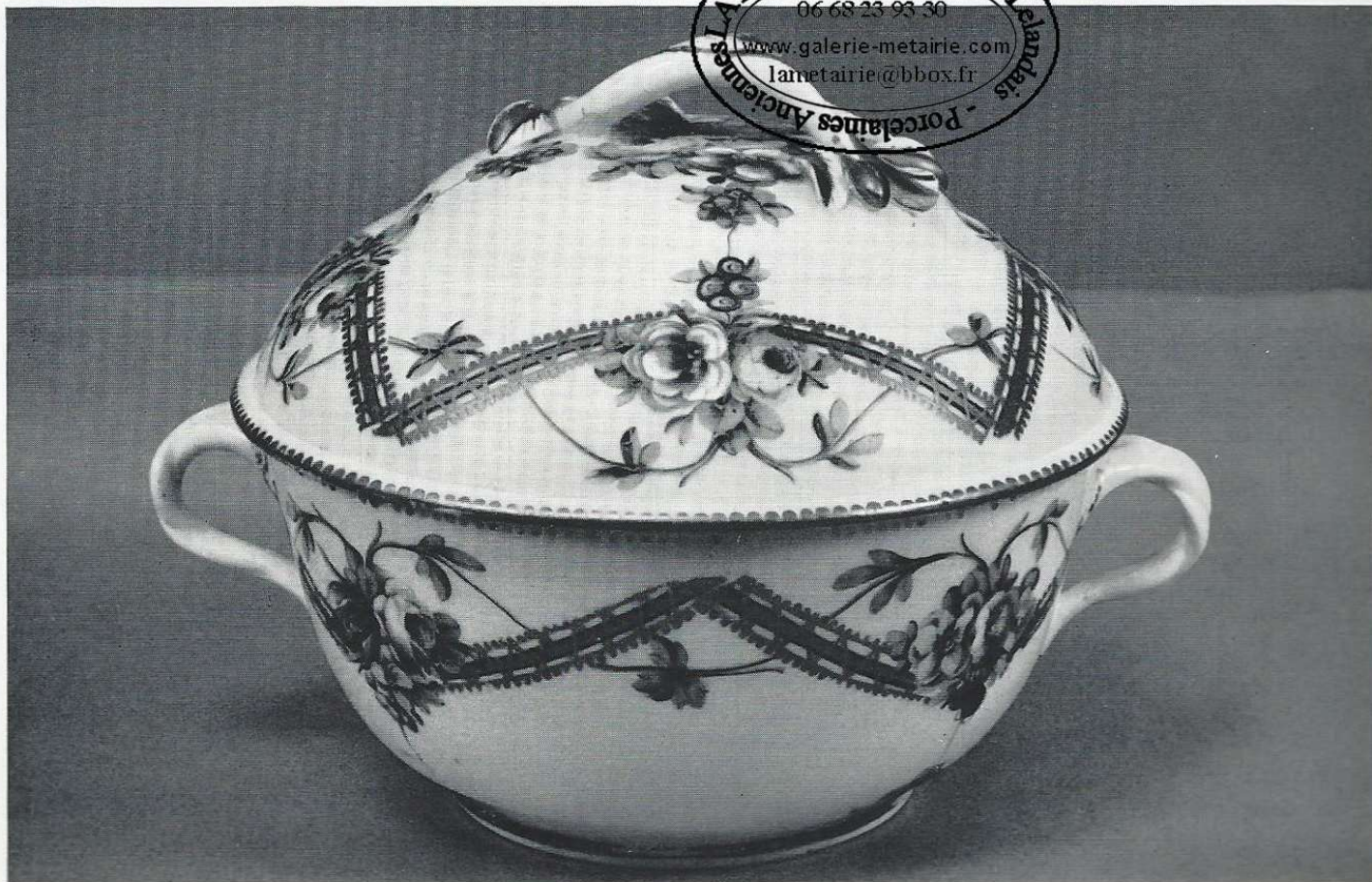
RÉGINE DE PLINVAL DE GUILLEBON

CHARLES LASSERRE

16. - ÉCUELLE COUVERTE. Porcelaine de la Courtille. Vers 1775. Marque: deux torches croisées.
Haut. 13 cm.

Décor polychrome formé d'un galon rouge et or composant des lignes géométriques opposées à la grâce des fleurs au naturel.

MUSÉE D'ARTS DÉCORATIFS



BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

(1) HOSOTTE-REYNAUD (Manon). Aperçus inédits sur une manufacture de porcelaine de Paris. La Courtille : de Loché à Pouyat (1773-1823). *Cabiers de la Céramique, du Verre et des Arts du Feu*, n° 35, 1964. — (2) *Le Bazar Parisien*, Paris, 1824-1827. — (3) PLINVAL-SALGUES (Régine de). La Céramique française aux expositions industrielles de la première moitié du XIX^e siècle. *Cabiers de la Céramique, du Verre et des Arts du Feu*, n° 22, 1961. — Seconde exposition publique des produits de l'industrie française; Procès-verbal des opérations du jury ... Paris, Vendémiaire an X. RUSSINGER habite alors rue Grange-aux-Belles, Paris. — Exposition de 1806. Rapport du jury sur les produits de l'industrie française ... Paris, 1806. RUSSINGER est alors établi à Saint-Amand, dans la Nièvre. — (4) Ministre de la Maison du Roi. — (5) AN. F12 1494. — (6) AN. F12 1496. — (7) *Le Bazar Parisien*, Paris, 1822-1823. — (8) AN. Minutier central., Et. IX. Inventaire après décès de Catherine Béhier, épouse RUSSINGER, le 1^{er} Frimaire an VI. — (9) Les noms des ouvriers étant habituellement orthographiés phonétiquement, nous citerons parfois diverses hypothèses. — HONEY (W-B). *Dictionary of factories, Artists, Technical terms*. London. — (10) HONEY (W-B). op. cit. — (11) HONEY (W-B). op. cit. — CHAVAGNAC (X. de) et GROLLIER (de). *Histoire des manufactures françaises de porcelaine*. Paris, 1906. Ces auteurs, sans lesquels il est impossible d'écrire actuellement quoi que ce soit de sérieux sur la porcelaine française, citent CANTAYRELLE, « ouvrier » à Mennecy-Villerois, en 1763. — (12) BRUNET (Marcelle). *Sèvres*. Vol. II. *Les Marques de Sèvres*. Paris, Le Prat, 1953. Archives de la Manufacture de Sèvres; Dossiers personnels; États de paiement (Notes de Mlle Brunet). — (13) CHAVAGNAC (X. de) et GROLLIER (de). op. cit. — (14) HONEY (W-B). op. cit. — (15) PLINVAL DE GUILLEBON (Régine de). La Manufacture de porcelaine de Clignancourt dite du Comte de Provence. *Cabiers de la Céramique, du Verre et des Arts du Feu*, n° 31, 1963. — (16) *Annonces, affiches et avis divers*, 16 janvier 1777. — (17) Cf. note 8. — (18) Ce dernier modèle, toujours en vogue actuellement, en particulier à l'étranger, semble être dû à la Manufacture de Sèvres. — (19) AN. Minutier central, Et. IX, 4 juillet 1826. Inventaire après décès de POUYAT-DUVIGNAUD — (20) Ces documents : dessins au trait, au crayon, lavis, aquarelles, poncis, fort nombreux, ont été réunis sur 24 planches et classés : Services Égyptiens - Retour à l'antique - Style Restauration. Sur trois planches de décors de marli, sont inscrits au crayon des lettres et des chiffres, signes conventionnels d'atelier, de décors, de couleurs, d'exécution. Services et objets portent une dénomination, par exemple : écritoire Hymen, service à café décor sciences, etc., qui permet de les identifier et qui répond à une nomenclature précise orientant le choix de la clientèle. LA PRODUCTION, extrêmement variée, répond à la description qu'en avait donnée RUSSINGER dans sa facture du 22 Ventôse, An IV (13 mars 1796) *Service de table - Planche II Fig. A* : En marge le n° de chaque pièce. On n'a émis à ce sujet que des hypothèses. D'après POTTIER (*Histoire de la Faïence de Rouen*) ce numérotage pourrait s'expliquer par cette particularité de fabrication qui ramènerait tous les prix à une unité déterminée et qui évaluerait la valeur des pièces d'un prix supérieur à cette unité en les assimilant à plusieurs unités réunies. Ce numérotage fut du reste imaginé par Joseph HANNONG à Strasbourg et correspondait à son « Prix marchand ». — (21) Jean-Charles-François LELOY, né le 28 juillet 1774, mort le 11 juin 1846. — (22) AN F12 1494, 23 novembre 1787. — (23) AN O1 2059. — (24) DAVILLIER (Charles). *Les porcelaines de Sèvres de Mme du Barry : Notes et documents inédits sur les prix des porcelaines de Sèvres du XVIII^e siècle*. Paris, 1870. — (25) BIRIOUKOVA (N). *Figurines et groupes en porcelaine des manufactures françaises du XVIII^e siècle*. Leningrad, Édit. de l'Ermitage, 1962. Analyse de cet ouvrage, par RÉGINE DE PLINVAL DE GUILLEBON, dans les *Cabiers de la Céramique, du Verre et des Arts du Feu*, n° 31, 1963, page 208. — (26) Cf. note 3. — (27) Cf. note 8. — (28) Carte publicitaire de POUYAT ET RUSSINGER, rue Fontaine-Nationale (coll. privée). — *Le Bazar Parisien*, Paris 1822. — (29) Cf. note 8. — (30) *Almanach du commerce*, Paris, 1808 et 1815. — (31) Cf. note 3. — (32) HONEY (W-B). op. cit. — Pour l'étude des porcelaines produites par les POUYAT de Limoges, nous rappelons l'article de M. Serge GAUTHIER, « Les POUYAT et leurs « blancs », *Cabiers de la Céramique et des Arts du Feu*, n° 13, 1959.

En annexe à la page suivante, nous citons les sujets de plus de soixante figures et groupes en biscuit, ainsi que ceux de sept pendules. Les dates sont celles des inventaires et autres documents dans lesquels ces mentions ont été relevées.

LA METAIRIE - Ronan
 06 68 23 93 307
 www.galerie-metairie.com
 lametairie@bbox.fr
 Porcelaines Anciennes

